

Les Belles-Soeurs en Hongrie

Katalin Kürtösi

Numéro 94 (1), 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25841ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Kürtösi, K. (2000). Compte rendu de [*Les Belles-Soeurs en Hongrie*]. *Jeu*, (94), 169–173.



Sógornők (les Belles-Sœurs)
de Michel Tremblay, mises
en scène par Géza D.
Hegedűs au Pesti Színház
en 1997.

KATALIN KÜRTÖSI

Les Belles-Sœurs en Hongrie

L'œuvre la plus connue de Michel Tremblay, *les Belles-Sœurs*, est jusqu'à présent la seule pièce écrite au Canada qui ait été jouée dans les théâtres institutionnels de Hongrie¹. D'abord traduite à partir d'une version anglaise par le poète et dramaturge Lajos Parti Nagy, elle a été réécrite grâce à une traduction littérale de l'original. Aliz Alföldi, étudiante finissante à l'Université de Szeged, ayant rédigé son mémoire de maîtrise sur la langue des *Belles-Sœurs*, a en effet suggéré au poète quelques modifications. Le texte qui en résulte conserve la saveur de la pièce de Tremblay tout en demeurant authentiquement hongrois. Avant la première série de représentations au Pesti Színház, un des théâtres les plus prestigieux du centre de la capitale, la radio et les journaux ont consacré plusieurs articles à la traduction hongroise qui s'intitule *Sógornők*.

1. Des compagnies étudiantes ont cependant déjà joué plusieurs œuvres canadiennes en version originale.

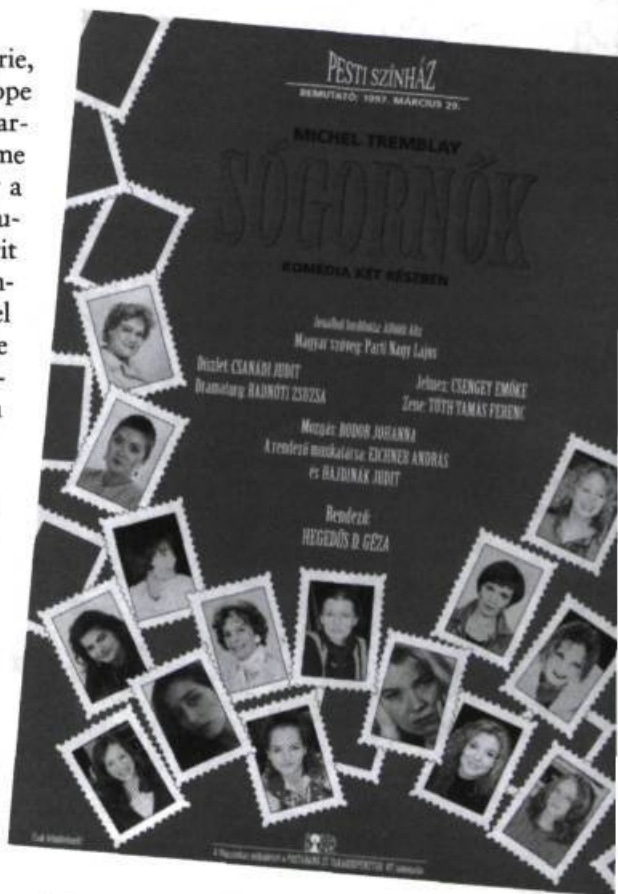
Cette traduction a posé un problème particulier en Hongrie, dans la mesure où la stratification de cette langue d'Europe centrale – tout à fait originale et entourée de plusieurs parlars slaves et allemands – ne dispose pas de niveaux comme le français ou l'anglais. Voilà pourquoi Lajos Parti Nagy a dû « inventer » de toutes pièces une syntaxe et un vocabulaire hongrois pour la pièce de Tremblay. Comme l'a écrit un critique, « il a distordu et déformé notre langue, et inventé plusieurs blasphèmes. Sous le pseudonyme de Michel Tremblay, c'est donc la pièce de Parti Nagy qui a été jouée rue Váci. Elle est pleine d'inventions intéressantes, d'élégance maladroite, de locutions boiteuses et de poésie au parfum prolétarien². »

On a diffusé plusieurs entrevues avec le traducteur, à la fois dans des journaux nationaux et sur les ondes de la radio d'État, entrevues traitant toutes des particularités du joual. La date de la première a aussi été bien choisie : la Hongrie a dû attendre jusqu'au milieu des années 1990 pour avoir accès aux achats par catalogue, aux coupons de réduction et aux concours télévisés. En même temps, la langue hongroise a commencé à être saturée de mots anglais. Le traducteur a donc sciemment créé un niveau de langue qui reflète adéquatément une sous-culture aujourd'hui présente aussi en Hongrie. Selon lui :

La langue de Tremblay n'est pas vulgaire, elle a la saveur de la vie. L'auteur doit être loyal ; son devoir n'est pas de montrer au public une langue idéalisée. S'il met en scène des gens modestes, il ne doit pas falsifier leur façon de parler. Voulons-nous une langue idéale ? Cela n'existe pas. Il n'existe qu'une langue vivante³.

Notons pourtant que cette attitude et cette sous-culture de la classe modeste sont présentes dans le théâtre hongrois depuis le milieu des années 1980, avec la création de *Chickenhead* de György Spiró.

La première de *Sógornők* au Pesti Színház a eu lieu le 29 mars 1997 et, comme il s'agit d'un théâtre de répertoire, les productions populaires peuvent y être présentées non pas des douzaines, mais des centaines de fois⁴. Au début de l'an 2000, la pièce tient toujours l'affiche, après plus de cinquante représentations dans une salle de 534 places, à guichets fermés. De la distribution de quinze comédiennes, cinq étaient finissantes à l'Académie de théâtre (quatre sont diplômées depuis), tandis que les autres étaient des actrices connues dans tout le pays. Les critiques autant que le public en



2. Péter Molnár Gál, dans *Népszabadság*, 1^{er} avril 1997.

3. Entrevue avec Lajos Parti Nagy, *Népszava*, 5 avril 1997.

4. Mise en scène : Géza D. Hegedűs ; costumes : Emőke Csengey ; scénographie : Judit Csanádi ; musique : Tamás Ferenc Tóth.

général ont convenu que le jeu – surtout celui de Erzsébet Kútvolgyi en Germaine Lauzon, celui de Barbara Hegyi en Lisette de Courval et celui de Enikő Börcsök en Rose Ouimet – était excellent. Elles ont réussi à maintenir le rythme rapide de la pièce jusqu'à devenir le moteur du spectacle. Les monologues ont été soulignés par des projecteurs et les chœurs étaient énergiques. Le décor, composé d'un banc de table rouge recouvert de plastique, d'une grande table et d'un frigo cabossé, semblait avoir été trouvé dans la vente de débarras d'une rue délabrée. Les costumes colorés et *cheap* reflétaient bien les diverses personnalités ainsi que toute la classe travailleuse.

La production a remporté un grand succès dès le début, même si le critique le plus sévère, Péter Molnár Gál, après avoir écrit que la pièce commence par une poussée hilarante avec un texte vibrant, a noté que cela s'essouffle au second acte et que la fin mélodramatique s'accorde mal avec le rythme du premier acte et sa dimension grotesque. Il écrit aussi que Géza D. Hegedűs, le metteur en scène, ne sait pas toujours quoi faire de la pièce et que le décor paraît étranger à l'œuvre⁵. Après avoir vu la pièce une deuxième fois, j'ai trouvé effectivement quelque chose d'étonnant dans ce décor : de manière générale, le metteur en scène semble suivre la convention réaliste, avec une immobilisation des personnages avant l'entracte et une reprise au même point après. Le décor montre l'intérieur de la maison à l'avant-scène et, au fond, la balustrade de l'entrée dans l'appartement, avec quelques marches. Seulement, à certains moments, Germaine monte cet escalier pour aller à sa chambre, comme s'il était maintenant situé dans son appartement.

En avril 1999, le studio-théâtre d'une compagnie provinciale de l'est de la Hongrie – la partie la plus pauvre et sous-développée du pays – a présenté, à Békéscsaba, une autre production de *Sógornők*. Les affiches et le programme prévenaient le public que le spectacle contenait des propos indécents, aussi a-t-on limité aux adultes l'accès du studio de Jókai Theatre. Le metteur en scène László Konter semble avoir décidé au départ que la pièce parlait de nous tous. Il a inclus le public dans le spectacle, en utilisant un espace assez restreint pour le jeu, au centre du plateau, et en installant les spectateurs autour sur trois côtés. Pendant la représentation, on observait donc à la fois les actrices et les spectateurs d'en face réagissant au spectacle. Cette intimité a donné une toute nouvelle lecture de la pièce, même aux yeux de qui, comme moi, l'avait déjà vue (notamment à la Place des Arts de Montréal en 1993).

L'aire de jeu était si petite qu'à certains moments les comédiennes jouaient à portée de main des spectateurs. Si bien que l'on a eu l'impression de former une petite communauté de « complices » échangeant des coups d'œil : nous savions tous faire partie de ce système de consommation et que c'était mal. La dimension de la scène n'autorisait que quelques accessoires : la table de cuisine, des chaises, le réfrigérateur, un vieux téléviseur posé sur une pile tremblante de vieux journaux et une couchette (dans les vieilles maisons de paysans et d'ouvriers hongrois, en province, on mettait parfois aussi un lit dans la cuisine). Konter a voulu non pas souligner des grands moments de jeu individuel, mais insister sur le groupe aux prises avec une situation particulière, avec ses problèmes et ses difficultés. Grâce à la proximité des comédiennes,

5. *Népszabadság*, 1^{er} avril 1997.

la langue farcie d'obscénités apparaissait simplement comme l'écho de conversations dans un autobus bondé, à l'heure de pointe.

Le grand succès de cette production a montré que Tremblay pouvait révéler des dénominateurs communs entre les femmes d'un milieu ouvrier montréalais et celles d'une petite ville provinciale hongroise. Ainsi, le metteur en scène László Konter a dit en entrevue, avant la première à Békéscsaba :

Cette pièce, écrite au milieu des années 1960, nous parle beaucoup d'aujourd'hui car, depuis dix ans, des choses semblables arrivent aussi en Hongrie. Notre société s'américanise et nous n'avons même pas le temps de saluer cet avènement de nos mains levées. Voilà pourquoi nous avons choisi de monter cette pièce⁶.

Après la première, un critique féminin a avoué que, si elle avait « entendu ce genre de langue parlée à la télé, [elle] aurai[t] certainement changé de chaîne : pas nécessairement parce qu'[elle] est trop conservatrice ou snob, mais parce que dans ce monde laid, mauvais et sans âme, [elle] atten[d] du théâtre autre chose que de la bêtise, de l'indifférence et des blasphèmes. Les cibles de cette critique bien sentie et de ces avertissements se trouvent sans doute ailleurs que dans la salle. » À propos de la pièce elle-même, elle écrit que « l'intrigue nous situe dans un quartier ouvrier de Montréal pendant les années 1960, mais [que] cela pourrait se passer n'importe où ailleurs dans le monde, en Amérique autant qu'en Europe... [Ces quinze femmes] commencent par nous surprendre et nous indigner, mais très vite, leur discours et surtout leurs monologues révèlent qu'elles sont toutes malheureuses et pitoyables, amères et vulnérables, et chacune en proie à un sort tragique. Dans ce milieu limité et étroit, une langue primaire et obscène est adéquate, car elle décrit bien les personnages et leur environnement...⁷ »

Quelques jours plus tard, un autre critique – après une analyse poussée de la représentation, du jeu et de l'espace scénique –, se demande si l'on ne peut pas apprendre des fautes des autres. Il souligne que le travail des actrices doit être bien dur car, « au lieu du rapport frontal du théâtre traditionnel, elles ont dû jouer au moins dans trois directions et le metteur en scène a été obligé de les diriger de façon à ce qu'aucune partie du public ne se sente négligée ou privée d'une scène importante ». Dans cette production, le rideau de fer de la scène est abaissé derrière les spectateurs, créant l'illusion qu'ils se trouvent dans l'appartement de Germaine Lauzon. La critique se termine par une recommandation : « Ceux qui n'ont pas encore vu la pièce devraient aller voir *les Belles-Sœurs*. Ils n'y trouveront rien de spectaculaire, ce n'est pas de la grande tragédie ni de la grande philosophie didactique. Seulement cette p... de vie. Le genre de vie dans lequel nous, Hongrois, commençons

6. Ferenc Pánics Szabó, « A Sógornők bemutatója Budapest után Békéscsabán. A néző is színpadra léphet », *Békés Megyei Hírlap*, 8 avril 1998. (*Les Belles-Sœurs* à Békéscsaba après Budapest. Les spectateurs peuvent aussi aller sur la scène.)

7. Katalin Niedzielsky, « Emberi sorsok – csúnyán elbeszélve. A Sógornők, a kanadai Michel Tremblay szabadszájú komédiája Békéscsabán ». *Békés Megyei Hírlap*, 13 avril 1999. (Les destins humains – racontés dans une langue indécente. *Les Belles-Sœurs*, une comédie obscène par le Canadien Michel Tremblay à Békéscsaba.)





Sógornók, mises en scène par László Konter au Jókai Theatre. La pièce de Michel Tremblay était présentée exclusivement à un public d'adultes à cause de ses propos indécents...

à peine à entrer... Et pas besoin de s'en faire : la pièce n'est pas plus obscène que notre monde quotidien⁸. »

À voir ce grand succès de l'œuvre de Tremblay, j'espère vraiment que la glace a maintenant été brisée, que l'on verra davantage de pièces, du Québec comme du Canada anglais, sur les scènes hongroises, et que leurs traductions seront aussi publiées. **J**

Traduit de l'anglais par Michel Vaïs

Katalin Kurtosi est professeure au département de littérature comparée à l'université de Szeged en Hongrie. Ses recherches et ses cours portent sur la dramaturgie et le théâtre au Canada. Par ailleurs, sa traduction de *la Guerre, yes sir !* de Roch Carrier vient d'être publiée.

8. Mihály Józsa, « Ó kiba... mocsadék élet ! » *Békés Megyei Hírlap*, 17 avril 1999. (Ó, p... de sale vie !)